

# ÉLOGE DE LA MASCULINITÉ

---

Frédéric Baillette

« *Le renflement impressionnant de vos bras lorsque vous les pliez, les biceps saillants à travers l'étoffe de la veste, en imposeront à tous.* »

Marcel Rouet, *Toute la culture physique. La bible de l'athlète*, Paris, Amphora, 1979, p. 30

Le sport, cette activité physique compétitive codifiée et institutionnalisée, est principalement une affaire et une histoire d'hommes. Ce sont eux qui en occupent les commandes, eux qui se déplacent pour assister à son spectacle, eux qui péroreront sur ses légendes.

Cet *univers homosexué*<sup>1</sup> se présente comme le territoire d'élection de la masculinité conquérante. Le *sexu fort* y règne, quasiment par nature et tradition. Pour Pierre de Coubertin, père des Jeux olympiques, il allait de soi que les compétitions devaient être réservées à *l'adulte mâle individuel*. En parfait misogyne, il trouvait « *impensable, [...] impraticable, inesthétique et incorrecte [une] olympiade de femelles* ». Selon lui, le rôle des femmes « *devait être surtout [...] de couronner les vainqueurs* ».

Cette cérémonie d'investiture et d'assujettissement est encore bien vivace de nos jours, où de *jeunes* femmes servent toujours de faire-valoir, de gouffres à fantasmes, dans le rituel de consécration du héros sportif mâle. Elles sont tout spécialement choisies pour monter sur les podiums gratifier le vainqueur d'une bise et prendre la pose à ses côtés. Fraîches et jolies, paraissant toujours ravies d'être là, elles sont ainsi offertes (symboliquement,

---

1 – Cf. Betty Lefèvre, « La sportive : entre modèle masculin et norme esthétique », in Pierre Arnaud et Thierry Terret (sous la direction de), *Histoire du sport féminin. Tome 2 : Sport masculin-sport féminin : éducation et société*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 248-255.

fantasmatiquement, mais aussi parfois bien réellement) comme récompense aux vainqueurs (ou encore comme petit cadeau aux arbitres véreux) : jouvencelles ou miss locales dans le monde du cyclisme ; mannequins et top models dans celui de la formule 1 ; *pom-pom girls*, groupies, voire prostituées de luxe, dans le circuit professionnel américain.

Si des observateurs plus contemporains jugent toujours incongrue, *malsaine* et *contre-nature* l'arrivée des femmes dans le sport de (haute) compétition<sup>2</sup>, c'est, notamment, parce que cette activité n'est pas faite pour les freluquets (sauf s'ils cherchent à s'affranchir de leur constitution), les *dansenses* et tous les organismes jugés fragiles. Il lui faut du biceps, de la densité et de la vivacité musculaire, toutes les qualités anatomiques qui constituent le stéréotype de l'homme véritable, un baraqué, au corps endimanché de muscles. La musculature agit, ici, comme les *tatouages d'affiliation ou d'association*, en signifiant (attestant, exhibant) l'appartenance à un groupe, une communauté de valeurs. Elle devient un signe de reconnaissance, modulable selon les disciplines sportives. Avec la dégaine et les gestualités rituelles spécifiques à chaque discipline sportive, les masses musculaires – leur répartition et leur texture – permettent à un habitué des stades de repérer l'origine sportive d'un athlète.

Le sport forme et codifie les virilités. Il brosse un profil d'homme en masculinisant les corps, en leur ôtant toute chétivité et en les transformant en instruments de pouvoir et de domination (pouvoir de séduction sur les femmes et domination physique sur les autres hommes). La préparation sportive doit conférer une sorte d'invulnérabilité, elle blinde le corps, l'arme, le forme pour la lutte (le corps à corps). Elle apprend à *savoir se faire respecter*, si besoin en faisant le coup de poing.

En cuirassant musculairement, en permettant de maîtriser un corps qui échappe, le sport comble les failles identitaires, met fin à l'indétermination sexuelle et aux vexations subies par le *petit homme*

2 – Cf. Marie-Françoise Talon, « Sport et émancipation des femmes », *Quel Corps ?*, n° 10-11, 1978, p. 97-104 ; ainsi que le dossier « Une certaine image de la femme », publié dans le n° 3 de *La Revue Critique du Sport*, mai 1997, p. 6-7. Thierry Roland, commentateur vedette du football à la « *gouaille démagogique* » (en fait, franchement réactionnaire) « *balance ses quatre vérités* » dans un ouvrage publié aux Éditions Albin Michel (*Tout à fait Thierry ! Ce qu'il n'a jamais dit à la télé*, entretiens avec Alain Azhar, 1995), en voici une d'un crétinisme abyssal : « *Le foot se joue avec du poil aux pattes et au menton. Il n'est pas prévu pour les femmes journalistes. La preuve : elles ne peuvent entrer dans les vestiaires et assister au spectacle de onze sexes qui plongent dans une piscine* »...

(Wilhelm Reich). Les champions incarnent aujourd'hui l'homme fort, ils sont devenus des pôles d'identification positifs, volontiers offerts en exemple aux adolescents à la recherche d'« *une identité masculine qui leur permet de se sentir durs comme "un métal indestructible"* [et de] *ne peut plus être un objet de moqueries ou de brimades* »<sup>3</sup>.

La pratique sportive intensive est censée apprendre à supporter la douleur<sup>4</sup>, à passer outre une souffrance faite de bleus et de bosses, de crampes, car il faut repousser les limites de la fatigue musculaire. Elle forme des *durs au mal* et, au travers de mises à l'épreuves répétées, elle forge le courage physique, endurecît les âmes et renforce les cœurs (patriotiques).

La confrontation sportive trempe les caractères, les affûte par l'âpreté du combat. Elle permet de *s'affirmer*, de prouver que l'on n'est pas un dégonflé, « une déballonne », et plus trivialement, « une gonzesse », voire « un pédé ». Cette épreuve enseignerait le sens de l'honneur, la solidarité masculine, la *saine* camaraderie virile (ignorante des barrières de classe), la volonté, le goût de l'action, du dépassement et du danger, enfin, l'envie d'en découdre physiquement, tout « *traits psychologiques et idéologiques supposés caractériser la masculinité, son « essence » naturelle* »<sup>5</sup>. Si beaucoup des effets attendus d'une *éducation sportive* ne sont bien souvent que des lieux communs dont il conviendrait de discuter la validité, et de dévoiler l'arrière-fond idéologique, il n'en reste pas moins vrai que cette formation délimite des comportements et des *visions du monde* qui structurent les rapports de genre, les rapports de domination (entre hommes et femmes, entre hommes et « non-hommes », adultes et adolescents, sportifs et non-sportifs).

3 – David Jackson, « Devenir un homme, tuer l'enfant en soi », in David Jackson et Daniel Welzer-Lang, *Violence et masculinité*, Montpellier, Publications «... [prononcez *ouvréguilleme*], 1998, p. 40.

4 – Voir, par exemple, de M. Gosset, « L'endurcissement à la douleur par les sports », *Revue de Psychothérapie*, Paris, 1920. Également de David Le Breton, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Éditions Métailié, 1995, notamment p. 204 : « La douleur consentie de la culture sportive ».

5 – Colette Guillaumin, « Masculin banal/féminin général », *Le Genre Humain*, n° 10 (« Le masculin »), printemps-été 1984, Éditions Complexe, p. 71.

## Visibilité et lisibilité de la virilité

« *La force musculaire, gage d'une force morale et virile certaine, est un signe de supériorité qui éclate incontestablement dans un geste, dans un regard, et assure une autorité indiscutable.* »

Bernard Villard, *Le Bréviaire du sportif*,  
numéro hors série de *Sport-Sélection*, non daté, p. 6

L'entraînement sportif soutenu s'apparente aux pratiques de modification intentionnelle du corps. Le sport est devenu *une machine à fabriquer du « look »*, comme le note Claire Carrier. En effectuant un travail sur la plastique, sur la densité, la prestance, cette discipline modèle l'apparence, la construit selon un ordre biologique sexué. Elle structure ainsi les identités, et travaille à la distinction des sexes biologiques. En accentuant et en renforçant les différences anatomiques, l'entraînement – cette construction d'un corps performant – intensifie les critères de surface qui permettent de repérer l'Homme au premier coup d'œil, sans avoir besoin de regarder ses organes génitaux<sup>6</sup>. L'entraînement sculpte les virilités, faisant correspondre l'anatomie ordinaire à un « idéal-type » masculin (ou tout au moins il porte la promesse d'une telle transformation). Il marque une différence, signale une puissance, en permettant de se construire une forme masculine en adéquation avec les standards dominants du corps mâle-athlétique. Par le biais d'une préparation physique poussée (pour ne pas dire forcée), certaines disciplines sportives permettent d'accentuer l'asymétrie corporelle entre les sexes, d'intensifier le dimorphisme sexuel, et ainsi d'éviter tout malentendu. « *Le corps est l'indicateur premier du sexe*, rappelle Colette Guillaumin. *C'est une de ses fonctions sociales que d'actualiser, de rendre visible ce qui est considéré comme la division fondamentale de l'espèce humaine : le sexe. [...] Le corps est construit corps sexué.* »<sup>7</sup> L'anatomie agit comme un marqueur, un indicateur de la masculinité (ou de la féminité). Elle signe l'appartenance sexuelle, et permet de clarifier la division sexuelle, d'éviter toute ambiguïté en y mettant les formes. Le sport, et plus particulièrement les sports rudes, les sports dits *de combat*, sont ainsi tout naturellement

6 – Lynne Broughton, « La guerre des sexes ou “si vous ne pouvez les battre, changez de camp !” », *Éthique*, n° 5 (« Sexe à problème »), automne 1992, p. 68.

7 – Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes éditions, 1992, p. 117-118.

conseillés aux malingres, aux *mauviettes*, aux *chiquelettes*<sup>8</sup>, à tous ceux qui ont des allures de fillettes pour, en quelque sorte, tuer leur composante féminine<sup>9</sup>, en faire des hommes.

Le sport tonifie les chairs, redresse les morphologies, combat les flaccidités et maintient le corps dans une sorte d'érection musculaire permanente. Certains athlètes ont à l'égard de l'état de leur musculature un souci priapique constant, passant des heures à entretenir sa fermeté, son volume et à vérifier sa bonne tenue, sa turgescence. Le ramollissement, la déliquescence de leur anatomie est leur hantise (et pas uniquement chez les culturistes). La musculature (ou une partie de celle-ci, les biceps, les *peas*, les *abdos*, les mollets, l'épaisseur des cuisses chez les cyclistes, etc.), scarifiée de veines gorgées de vitalité, devient un substitut du pénis<sup>10</sup>, une métaphore de la virilité conquérante. Le développement musculaire permettrait d'identifier le *porteur de testicules* à coup sûr, en surlignant ses contours, en faisant saillir les protubérances pectorales, en lui taillant un physique d'homme-combattant (d'homme *qui en a*).

En se figeant au garde-à-vous, tandis que l'hymne national fait vibrer la fibre patriotique, le champion n'offre-t-il pas « *aux regards du groupe l'image phallique d'une puissance musculaire victorieuse* »<sup>11</sup> ?

La possession d'un physique ciselé par l'effort sportif confère une mâle assurance et fait chérir l'espoir d'acquérir un pouvoir de séduction quasi magique. Cette stature qui en impose est censée séduire les *vrais femmes*, celles qui apprécient la puissance masculine et la stricte délimitation des genres. Par exemple, Marie Cardinal, romancière et fan de rugby : « *On*

8 – Lors de ses Vœux à la presse, le 11 janvier 1999, Jean-Marie Le Pen proposait à ses rivaux de se *mettre torse nu* et de faire devant tous *une expérience d'abord esthétique*. Avant de d'exécuter ce qu'il *fait tous les matins* : quarante-cinq pompes, pour *bien voir ainsi celui d'entre eux qui tient la distance*. Sûr de son écrasante supériorité, il ridiculisait d'avance « *M. Mégret, M. Le Gallou ou tous les autres, M. Freulet ou n'importe qui, le moins qu'on puisse dire sont des chiquelettes.* » (une *chique* étant une puce tropicale pouvant occasionner certaines infections cutanées)...

9 – Voir de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (sous la direction de), *La Peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, Paris, Montréal (Québec), VLB éditeur, 1994. Principalement « L'homophobie : la face cachée du masculin », p. 13-88.

10 – Même si l'on raille la *si petite mèche* permettant d'allumer *tant de dynamite musculaire* ! Sur la fantasmagie attachée à la sexualité des champions, voir Frédéric Baillelte, « Imaginaire sportif et sexualités imaginaires », *Quel Corps ?*, n° 50-51-52 (« Imaginaires sexuels »), avril 1995, p. 85-115.

11 – Claire Carrier, « L'adolescent-champion : emprise et création », in Nancy Midol (sous la direction de), *Actes du colloque Performance et santé*, AFRAPS, 1991, p. 60.

*est bien contentes de voir des hommes comme ça. On aime bien qu'ils soient comme ça, les hommes. Et heureusement qu'ils sont comme ça. Ils ont des corps très forts. Et ils se servent de leur force. Ce sont des mecs sains, aussi. Ils ont de grandes gueules, mais ils ne sont pas méchants. Ce sont des hommes faciles pour les femmes. Ils parlent de nous comme des machos, mais leur discours n'est pas hypocrite. Ce sont vraiment des machos. [...] Les rugbymen sont des adolescents, fiers d'être des mecs, fiers d'avoir une queue. C'est touchant. »<sup>12</sup>*

Un corps d'athlète est supposé *irrésistible*, il doit faire de l'effet sur les filles, sur toutes les filles. Celles qui jusqu'alors ne se retournaient pas sur une constitution chétive ou poussive, ne devraient plus pouvoir désormais ignorer l'homme aux « gros bras », à la carrure d'athlète, les *baraqués*. « D'abord il faut le dire, n'est-ce pas, qu'on fait du sport, tous, pour plaire aux filles et pas pour autre chose », déclare ainsi d'emblée un pratiquant interviewé par le sociologue Georges Magnane<sup>13</sup>. Tous ces efforts consentis, ces épuisements, ces « ahanements » ont pour objectif de subjuguier l'autre sexe par le miroitement musculaire, preuve et promesse de virilité.

La dureté – « *touche, c'est du béton !* » –, le bombement du poitrail, le jaillissement des biceps et la tension des pectoraux, l'énergie ont toujours représenté la Virilité<sup>14</sup>, tandis que la mollesse, la rondeur, l'avachissement, l'inaction restent signes de passivité, de soumission et d'acceptation. Récemment, le RPR Bernard Pons parlait encore d'« *une politique molle, en quelque sorte dévirilisée* »<sup>15</sup>. Il est vrai qu'il n'avait pas hésité, lui, en mai 1988, à donner l'ordre à ses troupes de liquider une poignée de Canaques réfugiés dans la grotte d'Ouvéa (Nouvelle Calédonie)<sup>16</sup>.

Le façonnage sportif du corps permet aussi de maintenir, en la rendant visible, palpable, une suprématie dans l'ordre biologique

12 – *L'Express-Sport*, n° 15, janvier/février 1988, p. 25.

13 – Georges Magnane, *Sociologie du sport. Situation du loisir sportif dans la culture contemporaine*, Paris, Gallimard, 1964, p. 173. Voir également Michel Fain, « Virilité et antihystérie. Les rouleurs de mécaniques », *Revue Française de Psychanalyse*, n° 5 (« La psychanalyse hors séance »), tome LIV, Paris, Presses Universitaires de France, septembre-octobre 1990, p. 1283-1291.

14 – Voir l'intéressant travail de George L. Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, [1996], Paris, Éditions Abbeville, 1997.

15 – *Libération*, 7-8 mars 1998.

16 – Voir à ce propos Antoine Sanguinetti et al., *Enquête à Ouvéa. Rapport et témoignages sur les événements d'avril-mai 1988*, Paris, Études et Documentation Internationales, 1989.

et l'ordre social des corps. Les rapports de sexe sont aussi des rapports de force. Il existerait bien un « éternel » masculin du corps tout comme existe un *éternel féminin* qui permet de fonder biologiquement une domination<sup>17</sup>.

Alors que les femmes contestent et dérobent même parfois le pouvoir aux hommes (bien que les discriminations soient encore immenses<sup>18</sup>), les hommes ne cherchent-ils pas à garder, en quelque sorte, physiquement leurs distances, soit directement, soit par athlètes interposés ? Ne s'agit-il pas également de montrer aussi clairement que possible, d'affirmer, carte anatomique à l'appui, que l'on n'en est pas... ? Colette Guillaumin rappelle l'inquiétude récurrente de la disparition de « *la clarté des apparences et des formes, que soient perdues les distinctions, la crainte de la menace pédéraste, de l'efféminement bonni* : "On ne sait plus si ce sont des hommes ou des femmes"<sup>19</sup>. Or, la masculinité se construit, elle est à construire, elle s'apprend dans un univers d'hommes.

## « Tu seras un rugbyman mon fils »

Le club sportif est souvent considéré comme une *famille*. C'est une structure d'accueil, résolument tournée vers la recherche de nouvelles recrues, à laquelle on confie volontiers sa progéniture pensant que « *ça ne peut lui faire que du bien* », qu'elle s'y *dégourdira* et y apprendra la vie. L'enfant fait en quelque sorte *ses classes*. Le milieu sportif apparaît à la fois comme protecteur et formateur de la personnalité. La discipline sportive, l'entraînement, l'encadrement brideraient les déviances juvéniles, mettraient à l'abri des mauvaises rencontres<sup>20</sup>. Donner le goût du sport permettrait d'inculquer des valeurs qui sont perçues comme allant dans le sens d'une « bonne » socialisation et une adaptation au *struggle for life*.

17 – Voir de Francine Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Seuil, 1996 et plus particulièrement « La virilisation des élites », p. 283-288 et « Le contrôle des corps », p. 289-356.

18 – Cf. Jacques Véron, *Le Monde des femmes. Inégalité des sexes, inégalité des sociétés*, Paris, Éditions du Seuil, 1997 ; Françoise Barret-Ducrocq et Evelyne Pisier, *Femmes en tête*, Paris, Flammarion, 1997.

19 – Colette Guillaumin, *op. cit.*, p. 67.

20 – Voir Frédéric Bailleterie, « Révoltes sociales et orthopédie sportive. Sport et normalisation de la déviance », *Quel Corps ?*, n° 28-29 (« Sport et modernité »), décembre 1985, p. 83-95.

Le sport (sa pratique et son spectacle) est un des temps forts de la *fabrication des mâles*<sup>21</sup>, du conditionnement culturel aux rôles. On s'y retrouve entre pairs, entre personnes du même sexe avec lesquelles on partage une expérience commune, quasi initiatique. Comme le note Prodomos Chamalidis, « *le sport représente un type d'initiation à la cause masculine, une manière qui leur permet d'occuper une place au sein de cette culture orthodoxe des rôles sexués. Apprendre à jouer au football ou au rugby, c'est aussi une façon de dire : je veux être comme les autres garçons, je veux être un homme et me distinguer des filles.* »<sup>22</sup> L'idéologie sportive participe à la reproduction de l'idéologie masculine, à la pétrification des rapports sociaux de sexe, à l'inculcation et à l'incorporation des valeurs et des normes constitutives de la masculinité. Pour Prodomos, cette « *transmission de valeurs traditionnellement masculines réside dans l'accentuation de la différence par rapport à l'autre sexe.* »<sup>23</sup>

L'institution sportive fonctionne comme *maison-des-hommes*<sup>24</sup>, c'est dans ses vestiaires, ses lieux de stage, ses centres de formation, c'est sur les chemins qui conduisent aux stades, au cours des déplacements, que s'effectue, sous la direction d'adultes, d'anciens joueurs – recyclés entraîneurs –, l'apprentissage de conduites de domination, des *savoirs-être homme* (Welzer-Lang) et des attitudes à observer à l'égard des femmes et... des non-hommes (ou sous-hommes), tous ceux dont la composante viriloïde ne semble pas suffisamment affirmée et marquée.

La culture sportive donne une définition claire de ce que doit être un homme tout en offrant les moyens d'y parvenir. Les héros sportifs ont valeur d'exemple pour le jeune adulte, ils sont à la fois des idéaux-types, valorisés par la société, et des corps rassurants qui fonctionnent comme pôle d'identification pour une masculinité en devenir. Il sont une réponse au *flottement de l'identité* (Claire Carrier). Aussi, l'adolescent qui s'adresse au monde sportif, confie-t-il sa destinée d'homme, son corps dont il attend qu'il soit transformé en corps guerrier, qu'il soit travaillé pour intégrer son groupe d'appartenance.

21 – Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1975.

22 – Prodomos Chamalidis, *L'Identité masculine dans le sport de haut niveau. Splendeur et deuil du champion*, Thèse de psychologie clinique, Université Paris V – René Descartes, 1998, p. 391.

23 – *Idem*, p. 391-392.

24 – L'expression est de Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1982.

Le statut social est avant tout un statut corporel. Rendre conforme son corps, c'est sortir d'une zone d'incohérence, c'est acquérir une identité et une reconnaissance sociale. C'est (re)naître socialement. C'est prouver que l'on fait partie du monde des adultes. Le sport est un rite de passage, une « *entrée dans la vie* » adulte, pour reprendre une expression de Georges Lapassade<sup>25</sup>. L'adolescent anticipe sur son désir d'achèvement corporel, il cherche à grandir en se développant, en s'élevant corporellement (changement de statut – changement de stature). Dans le même temps il intègre et se soumet à la Loi des hommes, à la règle sportive.

Un des risques, souligné par Claire Carrier, est que l'adolescent champion reste piégé par cette identification, qu'il survalorise ce corps *néoformé*, « *autosculpté* » et qu'il en vienne à « *confondre identité sportive et identité adulte, virilité et identité sexuelle* »<sup>26</sup>. L'investissement sportif monopolisant, bloquant toute évolution ultérieure. L'individu restant éternellement au stade du sportif ?

## « La Fête des hommes » (entre eux)

Cette identification virile est renforcée par la fête des hommes entre eux, ce temps des après-match, celui de la mythique et fameuse *troisième mi-temps*, des libations et de la licence qui les accompagnent bien souvent (moments d'intense convivialité, orgies ou beuveries ?). Ces temps forts où les vainqueurs se pensent tout permis, exposent leur séant aux vitres arrières des bus, mettent à sac des restaurants, vandalisent des hôtels, détruisent des compartiments de trains, des avions, et se conduisent envers « l'autre sexe » comme les derniers des goujats (lorsqu'ils ne le violentent pas), constituent une étape incontournable de « l'initiation sportive ». Beaucoup de sportifs, d'anciens sportifs vantent leurs hauts faits de guerre, et les exactions (pour ne pas dire les saloperies) dont ils se sont rendus coupables sur le chemin du retour (où sur les lieux même de leur victoire). L'alcool et l'effet de groupe aidant ces « amusements », ces moments de « grosse rigolade » sont parfois bien proches de la barbarie.

25 – Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963.

26 – Claire Carrier, *L'Adolescent champion. Contrainte ou liberté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 81.

De ces « dérapages » les médias ne parlent pratiquement jamais. Pourtant tous les commentateurs sportifs savent que la fête qui suit la rencontre, même si elle débute en blazer et nœud papillon, s'achève bien souvent le nez dans le ruisseau et la culotte à la main (pour rester poli). Le champagne, le pastis, la bière (selon le standing de la rencontre, et les habitudes régionales) coulent alors à flot, les chansons de corps de garde emplissent les lieux, le débraillé devient de rigueur, les rots et les pets rythment l'ambiance. Les femmes des joueurs, les officiels et les journalistes savent qu'il est préférable de s'éclipser discrètement de « la fête » (sauf bien sûr s'ils acceptent de finir dans le même piteux état, ou prennent le risque de faire les frais du charivari)... Selon une expression courante dans le milieu : « *On se met minable* »... ou encore « *on se fracasse* »...

Certes les sportifs n'ont pas l'exclusivité de ce type de comportement et tous ne s'y adonnent pas avec le même entrain, mais il n'en reste pas moins que, d'une part, ces conduites sont une composante de la ritualité sportive, qu'elles font partie intégrante des mœurs sportives et que, d'autre part, les « bavures » sont bien plus nombreuses que l'on ne le dit. Ces exactions ne se limitent d'ailleurs pas aux seules équipes de rugby (bien qu'en ce domaine, elles détiennent sans doute la palme du crétinisme), elles font partie du relâchement *bon enfant* qui suit nombre de compétitions sportives.

### « *Partir* » en déplacement

La vie sportive est scandée par des matchs aller-retour (alternance des rencontres à domicile et des matchs en déplacement), par « des tournées » qui conduisent des délégations, des élites nationales ou régionales dans des pays étrangers, des villes où ils ne seront que de passage. Les moyens de transport collectifs (cars, avions, compartiments de train) deviennent une des cibles privilégiées des petites meutes qui rentrent au bercail. Les sportifs bien propres (ils viennent de prendre une petite douche régénératrice) se comportent parfois comme des vandales, chauffés par la victoire (ou dépités et gagnés par la rancœur) et toujours shootés par l'alcool, cassent, saccagent, mettent à sac les biens publics et (moins souvent tout de même) agressent les usagers et les contrôleurs.

Nos héros d'*Atlanta* démolirent ainsi l'avion les ramenant à Paris, après avoir éclusé force litres de champagne. À leur arrivée à Orly

certains fleurons de la délégation française titubaient, tenant tout juste debout. Soutenu par deux de ses acolytes, le cycliste Laurent Jalabert, « *fatigué mais euphorique, s'est [ainsi] planté face à Alain Juppé [alors Premier ministre]* », puis s'est mis à entonner un retentissant « *Il est vraiment... Il est vraiment phénoménal !!!* » Avant que le dit phénomène ne s'éclipse, Guy Drut (le Ministre des sports qui chaperonnait la joyeuse délégation) avait eu le temps de lui glisser : « *On va peut-être recevoir une petite facture d'Air France parce que l'avion est un peu fatigué...* »<sup>27</sup>

De même, un avion et du personnel navigant « chahuté » par les joueurs de Brive (La Gaillarde) de retour au pays après leur victoire en Coupe d'Europe de rugby et « *une nuit de fête et de chanson* ». Aucune plainte ne sera officiellement déposée par la compagnie Brit Air qui nie qu'il y ait eu des déprédations, bien que celles-ci soient estimées à 300 000 francs par le journal Ouest-France qui dévoilera l'affaire trois semaines plus tard. Le Syndicat national du personnel navigant commercial (SNPNC), regroupant hôtesses et stewards, puis le Syndicat national des pilotes de ligne demanderont au ministre des transports que soit diligentée une enquête. « *Les masques anti-fumée pour l'équipage déglingués, des goupilles brisées sur le panneau anti-déflagration avant, un rideau sur les glissières de fixation "envolé", une dizaine de mètres de cache-rail arrachés, une demi-douzaine de lampes liseuses détruites, des éclairages de chemin lumineux mis hors service, un panneau "exit" arraché, des extincteurs vidés ou détériorés, le plancher de la soute avant partiellement défoncé, une cloison "poinçonnée" en différents endroits... Et une hôtesse de l'air en pleurs qui aurait supporté "des mots et des gestes irrespectueux"* »<sup>28</sup>

« *Ce n'était [effectivement] pas le déplacement d'un groupe du troisième âge* », reconnaîtra le vice-président Briviste. Quant à Guy Drut, toujours à la pointe de l'amnistie, il a tenu à *relativiser*, indiquant que le retour de la délégation française d'Atlanta avait été lui aussi « *chaud* » (voir plus haut). En quelque sorte, il avait déjà couvert une affaire qui désormais pouvait faire jurisprudence. Une abomination en absout une autre...

27 – Renaud Dely, « Juppé salue bien bas les héros d'Atlanta », *Libération*, 7 août 1996, p. 11.

28 – Carole Capitaine et Bernard Dolet, « Turbulences sur le vol Cardiff-Brive », *L'Équipe*, février, 1997.

Les débordements de la troisième mi-temps font partie du folklore, de la socialité sportive : « *Et une fois le match terminé, il y a la fête des hommes* ». Ce sont les retrouvailles, le moment où l'on panse ses plaies et ses bosses à coup de *mètres de pastis*, où l'on entonne les chansons grivoises et où l'on pisse sous la table. On se bourre la gueule, et là, il y a ceux qui ont l'alcool violent... « *Le rugby a failli en mourir, de ces troisièmes mi-temps qui ont viré au scandale à cause de deux ou trois conneaux, qui ont discrédité le groupe. Mais attention ! c'est un peu les conséquences du terrain, ça, parce que l'extrême socialité du stade conduit parfois au désastre* », déclare Daniel Herrero, le *Raimu du rugby*<sup>29</sup>.

On reste confondu devant tant de fadaïses, si la « socialité » du *coup de tampon*, du *coup de closque*, et autres *pralines* ou amabilités échangées sur les terrains de rugby (mais aussi sur ceux de football, de water-polo, hockey, handball, etc.), débouche sur de sempiternels « excès », « dérapages », « regrettables accidents », c'est que cette virilité-là ne peut qu'aboutir à ces « mauvais-gestes-que-l'on-aimerait-ne-plus-jamais-revoir » sur et en dehors des terrains, lorsque la bande sportive fait une sortie, lorsqu'elle déboule dans un bar, un restau, etc. Les après-matches peuvent alors se transformer en moments de grande licence et de débridements des pulsions. On peut *se beurrer la gueule* et se laisser aller (dans de nombreux cas) en toute impunité sportive, avant de partir chasser *la poulette*, ou « choper » une *grosse*...

En 1964, Georges Magnane observait que « *tous les entraîneurs sont d'accord pour déclarer que, après un match très disputé, les joueurs manifestent une sorte d'entrain sexuel bruyant et frustré (qu'ils qualifient de "très sain") d'où sont exclus le trouble et l'émotivité.* »<sup>30</sup> Voilà bien l'expression de la sexualité (initiatique) qui est permise aux « éternels » jeunes hommes que sont les sportifs, un défoulement « bon enfant », égrillard, accompagné de chants graveleux et pornographiques, qui « dérapent » en exhibitions viriles (la bite à la main), et finissent parfois dans « la maison des femmes » : *aux putes*... Anne Saouter cite ainsi la pratique dite de la « *bourriche* », rencontrée dans plusieurs clubs de rugby, au terme de laquelle l'adolescent tiré au sort « *remporte la cagnoite, destinée à payer une prostituée. [...] Il devra ensuite tout raconter aux autres, qui l'attendent.* »<sup>31</sup>

29 – Daniel Herrero, « Du courage individuel au combat collectif », *L'Express-Sport*, n° 15, 29 janvier – 25 février 1988, p. 22-24.

30 – Georges Magnane, *op. cit.*, p. 172.

31 – Anne Saouter, *op. cit.*, p. 22.

Car la convivialité sportive, c'est aussi ça, affabuler sur ses conquêtes, et ses exploits sexuels, tout en réduisant l'autre sexe à un objet de consommation, à un « trou » que l'on « a mis ». C'est « partager » une même vision, une même utilisation des femmes, au risque de passer pour un pisse froid, ou un peine à jouir.

Cette vision est hiérarchisante, on y repère l'épouse (avec laquelle il faut se montrer correct), la copine (qui peut avoir un statut intermédiaire, selon qu'elle est considérée comme une *régulière* ou une occasionnelle), et la *groupie*. Sébastien Darbon qui opère cette distinction pour rendre compte du rapport aux femmes dans la « grande famille » du rugby, distingue également les *groupies institutionnelles*.

Cet ethnologue qui semble bien *assurer* lors des troisièmes mi-temps (« ami ethnologue, ami ethnologue, lève ton verre, et surtout qu'il ne se renverse pas... »), ce qui lui permet de *s'intégrer au groupe*, a pu ainsi observer deux de ces *institutionnelles* évoluant dans le circuit d'une équipe première de rugby, et étudier une *forme extrême de solidarité* virile, sans que cela ne l'interpelle le moins du monde. Voici en quels termes il rend compte de sa trouvaille d'ethnologue impliqué, en enrobant le tout de sauce théorique : « Or il existe une règle intangible, c'est que tout nouveau promu au sein de l'équipe première doit avoir une relation sexuelle avec au moins l'une des deux. Ce véritable rite de passage, aux résonances très archaïques, s'effectue d'ailleurs suivant des modalités singulières, dans un lieu isolé, en présence de tous les membres de l'équipe [et de l'ethnologue ?]. Il ne s'agit nullement d'un viol collectif [puisqu'on vient de vous dire que c'est un rite, et qu'elles sont consentantes !], mais d'une mise en scène du partage des femmes au sein d'un groupe fermé. »<sup>32</sup> Et voilà, comment dans une revue qui a pignon sur intelligentsia on rend compte sans sourciller de pratiques sexistes, ravalant la femme au rang de pute.

32 – Sébastien Darbon, « La "grande famille" du rugby. Entre hospitalité et solidarité », *Communications*, n° 65 (« L'hospitalité », numéro dirigé par Anne Gotman), Paris, Le Seuil, 1997, p. 49-57.

## Laboratoire de la virilité et violences conjugales

« *Le mérite appartient à l'homme qui est dans l'arène dont le visage est souillé  
par la poussière, la sueur et le sang. [...]*

*S'il gagne, il connaît les frissons de la victoire et s'il perd  
il aura tout tenté avec ce qu'il a en lui. Sa place ne sera jamais avec  
ces âmes froides et timides qui ne connaissent ni la victoire ni la défaite. »*

Légende accompagnant une publicité Nike,  
paru dans *Rugby*, n° 849, novembre 1984

Il semble possible d'établir un parallèle entre action guerrière (« *définie comme moyen par lequel l'homme acquiert l'identité propre à son sexe* ») et action sportive. Dans le sport – souvent présenté comme « *un substitut* » à la guerre –, se joue un affrontement avec la mort, symboliquement, mais avec des incursions dans le réel qui peuvent être fatales (les coups qui font mal, le sang, font partie du théâtre sportif : accident, le décrochage, le mauvais coup, le coup de trop, l'effort fatal, etc.). Dans certains sports dits « *extrêmes* », la confrontation avec la mort, avec le danger ultime, nourrit l'aventure<sup>33</sup>.

L'espace de la lutte sportive est un champ clos, clôturé, souvent grillagé. Les compétitions se déroulent dans un périmètre fermé (réglementairement, symboliquement, affectivement), d'où il est impossible de s'échapper durant le temps de la rencontre. De cet espace il s'agit de sortir vainqueur ou tout au moins en ayant fait bonne figure, en s'étant bien battu. Il faut avoir mouillé le maillot (aux couleurs du club), de sueur et... de sang. Il faut « *savoir relever le défi physique* », comme disent les connaisseurs. En un mot ne pas s'être *dégonflé*, ne pas *avoir baissé culotte* ou ne pas s'être comporté comme une *gonzesse*, pire, une *tapette*. Ceux qui refusent le combat, ou ne se sont pas suffisamment *arrachés les tripes*, sont invariablement traités de *femmelettes* et rentrent au vestiaire la tête (la queue ?) basse tandis que fusent les hurlements désobligeants, les quolibets dévalorisants. Ici débâcle rime avec débandade (le perdant étant effectivement souvent sexuellement dépressif)<sup>34</sup>.

33 – Voir Frédéric Bailleterie, « Mourir in extremis », in Frédéric Bailleterie et Jean-Marie Brohm (textes rassemblés par), *Critique de la modernité sportive*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995, p. 321-331.

34 – Voir de Pascal Duret, *L'Héroïsme sportif*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, « Comment se grandir dans la défaite ? », p. 14-20.

Le terrain de sport constitue un laboratoire de la virilité, le lieu où l'homme doit apporter physiquement les preuves de son appartenance au sexe dominant. Loin d'être une école de la domestication de la violence, ce poncif des chantres des bienfaits sociaux de la pratique sportive, le sport est une formation, une propédeutique à la violence protéiforme, à la haine et à la domination de l'autre<sup>35</sup>. Il enseigne à se battre (en premier lieu contre soi-même, à se faire violence) et apprend à mobiliser la *saine* agressivité, ce piment indispensable au spectacle sportif. Il faut *s'investir à fond*, ne pas faire de chiqué.

Cette attitude de *rentre dedans* colle à la peau de l'athlète, structure sa personnalité et son rapport aux autres (mais comment pourrait-il en être autrement ?). Alors qu'ils sont censés avoir appris à se maîtriser, les sportifs, poussés dans leurs derniers retranchements, dégagent leurs savoir-faire musclés comme ultime argument. Toutefois, les sportifs ne perdent généralement pas leur contrôle face à n'importe qui. Ils semblent avoir, en quelque sorte, des cibles privilégiées : leurs compagnes... et leurs enfants (autant en faire des hommes...) lorsqu'ils résistent et remettent en cause les schémas traditionnels de (leur) domination.

Les femmes seraient, en effet, les premières à subir les conséquences du renforcement de la violence sportive sur les terrains (durcissement du jeu et augmentation des charges d'entraînement, donc des violences faites au corps propre, mais également concurrence exacerbée). Depuis quelques années, il semblerait que l'on assiste aux USA à une recrudescence des mauvais gestes de champions, plus particulièrement à l'égard de leur entourage familial. Alain Mercier dressait dans *Le Monde* une rapide liste des exactions commises par des joueurs professionnels de renom. Il en ressort que les femmes (épouses et fiancées, etc.) sont les principales victimes de ces brutalités domestiques. Selon les résultats d'une enquête dirigée par des chercheurs du Massachusetts, entre 1991 et 1993, « *les sportifs seraient responsables de 19% des cas de violence domestique. Ils représentent pourtant à peine 3,3% de la population étudiante.* » De son côté, un ancien nageur de haut niveau, devenu professeur de sociologie, Todd Crosset, a mené une longue étude

35 – Cf., par exemple, Philippe Liotard, « Apprendre la violence ? Avec le sport, c'est possible », *Non-Violence Actualité*, n° 216, septembre 1997, p. 6-7.  
Frédéric Baillette, « Larmes de crocodiles et épanchements d'hémoglobine », *Quel Corps ?*, n° 30-31 (« Sociologies du sport »), juin 1986, p. 84-105.

sur le comportement des sportifs. Il en a tiré la certitude que la violence faisait partie intégrante de la vie quotidienne des athlètes. « *L'entraînement et la compétition de disciplines comme le basket ou le football, explique-t-il, sont basés sur la domination physique d'un individu ou d'une équipe sur l'autre. Sur le terrain, les conflits se règlent le plus souvent par la force. Il n'est pas étonnant, donc, que les sportifs agissent toujours de la sorte lorsqu'ils quittent le stade et retrouvent leur femme ou leur petite amie. Il faut savoir que le sport est un monde de masculinité, où l'image de la femme est généralement dégradée. Lorsque j'étais nageur, je me souviens que les gars qui ne réussissaient pas à terminer leur séance devaient achever l'entraînement dans la fosse à plongeon. Nous l'appelions la "piscine aux femmelettes". Vous imaginez les effets d'un tel message lorsqu'il est transmis quotidiennement à un gamin de dix ou douze ans ?* »<sup>36</sup>

Todd Crosset avance comme autre interprétation, le sentiment d'impunité dont le sportif serait pénétré, lié à « *la certitude d'appartenir à un monde à part [...]. Protégé par sa notoriété [...], il finirait par se sentir placé au-dessus des lois.* "La plupart des athlètes accusés de violence domestique n'ont jamais été réellement pénalisés par leur équipe, assure Todd Crosset. Et le public oublie souvent l'incident dès leur premier exploit. Du coup, les champions se donnent volontiers tous les droits. Ils savent que rien ne peut leur arriver de fâcheux tant qu'ils sauront marquer des buts ou des paniers". »<sup>37</sup>

Cette thèse est partagée par Allen Guttmann qui note que : « *Bien qu'il ne soit pas très "politiquement correct" d'évoquer le problème, les sportifs ont contribué plus souvent qu'à leur tour à la délinquance sur les campus. Certains viols et certaines agressions peuvent être attribués à un sentiment de privilège chez des sportifs de talent, au sentiment de pouvoir échapper aux règles applicables aux pauvres binoclards.* »<sup>38</sup>

36 – Alain Mercier, « Aux États-Unis, les sportifs sont de plus en plus violents hors des stades », *Le Monde*, 26 octobre 1995, p. 25.

37 – *Ibidem*.

38 – Allen Guttmann, « Amères victoires. Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale », *Terrain. Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 25 (« Des sports »), septembre 1995, p. 34.

## Le rapport au « sexe faible »

« Pour le séducteur “athlétique”, il n’y a pas de partenaire [sexuel] à proprement parler, mais un être dominé, objectivé de telle sorte qu’il se comporte comme une simple marionnette. »

Georges Magnane, *Ibidem*, p. 173

Au sein de la bande sportive, la femme focalise les fantasmes. Elle affole la troupe qui se déplace. Et il n’est nullement besoin aux « commandos » sportifs en vadrouille d’être éméchés pour se comporter avec goujaterie.

Anne Saouter qui étudie, elle aussi, « *la manière dont se présentent les relations du rugbyman avec les femmes* », montre bien la divergence des comportements selon qu’il s’agit de la mère, de l’épouse, ou de la *groupie*. D’entre toutes, seules les « *groupies* » sont véritablement admises à la troisième mi-temps. Les épouses savent qu’il leur faut retourner au foyer, leur présence *gâcherait tout*... Les filles qui se joignent à ces banquets, celles qui restent, sont dès lors perçues comme « faciles », qualifiées de *grosses cochonnes*, ou encore de *salopes* (ceci d’autant plus aisément que leur physique est jugé disgracieux).

Selon Anne Saouter ces groupies « *se prêtent au jeu, en particulier, en acceptant de circuler d’un joueur à l’autre et de se donner successivement à plusieurs*. [...] *Les groupies, poursuit-elle, sont peu respectées dans la parole. On leur donne des surnoms insultants : “Piège à sida”, “Sonnette” (parce qu’il suffit de sonner à sa porte pour qu’elle ouvre)*. »<sup>39</sup>

Si ces filles aiment tant la compagnie de ces hommes-là, c’est qu’elles n’ont très certainement pas froid aux yeux et qu’elles savent à quoi s’attendre. Aussi, qu’elles ne viennent pas ensuite jouer les effarouchées si elles deviennent la cible privilégiée des ripailleurs et se font *chabuter*...

« Une jeune fille qui sort avec un boxeur [...] doit bien s’attendre à être un peu bousculée, non ? » Ce refrain bien connu du « elle l’avait bien cherché », a été récemment repris par différents journalistes (ici Jean-François Josselin du *Nouvel Observateur*) présentant l’ouvrage éhonté de l’écrivain Patrick Besson, *Le Viol de Mike Tyson*.

39 – Anne Saouter, « La maman et la putain. Les hommes, les femmes et le rugby », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique*, n° 25 (« Des sports »), septembre 1995, p. 22.

Le boxeur avait été condamné à six ans de prison pour avoir (« *peut-être* », pense bon de rajouter Roland Jaccard du journal *Le Monde*) violé une jeune étudiante noire de 18 ans, candidate au titre de Miss Black America. Un concours de beauté dont il était l'hôte d'honneur. « *Mais, précise toujours Roland Jaccard qui prend fait et cause pour le boxeur, personne ne s'est ému d'un procès où les dés étaient pipés : comment croire qu'une fille, en l'occurrence Désiré Washington, n'ignorant rien de la brutalité de Tyson – six plaintes avaient été déposées contre lui par des femmes "harcelées sexuellement" – ait pu le suivre en toute naïveté dans la chambre 606 de l'hôtel Canterbury à Indianapolis ?* » L'accusée est donc fautive, fautive d'être une femme désirable, fautive (folle ?) d'avoir accepté de rendre visite « *tard dans la nuit, à deux heures du matin* »<sup>40</sup> à un homme dont elle n'aurait pas dû ignorer la légendaire brutalité : outre son extrême violence sur les rings, il avait, entre autre, déjà assommé sa femme, une *ravissante actrice noire*, mais également l'employé d'un parking venu secourir une jeune fille de 18 ans, aux prises avec le champion du monde qui tentait de l'embrasser (*Libération*, 10 juillet 1987). Voilà donc un homme, né dans un quartier *sordide* de Brooklyn, sauvé de la délinquance par la boxe (autre cliché, bien connu, de la Rédemption par le sport) qui prend dans des bras, habitués à assommer, une fragile demoiselle, et on voudrait qu'il n'y ait pas un peu de casse ! « *Mike* » (comme l'appellent ces lettrés qui ne cachent pas *préférer les boxeurs aux intellectuels*), tout comme l'incompris King-Kong, n'expierait donc pas un viol « *mais une image qu'on a projetée sur lui, celle du génie du mal* »<sup>41</sup>. Depuis *Mike* a grignoté un morceau de Poreille de Evander Holyfield et est en passe de retourner derrière les barreaux pour avoir castagné un passant.

Ainsi donc, tous ces hommes se sont empressés de réhabiliter l'un des leurs (Canal + avait réalisé une longue interview de Tyson depuis son lieu d'incarcération, quelques temps avant sa libération), l'un de ceux pour lequel ils avaient tant d'estime. Ce grand frère ne leur avait-il pas

40 – Alain Frachon, « Myke Tyson K.O. pénal », *Le Monde*, 28 mars 1992.

41 – Cf. Jean-François Josselin, « Poing à la ligne », *Le Nouvel Observateur*, 11-17 novembre 1993 ; Roland Jaccard, « L'écrivain et le boxeur », *Le Monde*, 17 décembre 1993 et bien sûr l'ouvrage de Patrick Besson : *Le Viol de Mike Tyson*, Paris, Scandéditions, 1993, dans lequel l'auteur n'hésite pas à faire l'apologie de la toute puissance de la violence : « *Or, la seule qualité valable sur terre est la brutalité. Elle est pure, saine, bonne, désintéressée [...]. Elle rayonne, elle sauve, elle aide, elle fabrique, elle crée.* »...

procuré tant de joies et n'allait-il pas leur offrir encore de *beaux moments* en remontant sans tarder sur les rings ? Ce *magnifique* spectacle n'allait pas être gâché pour une *connerie*, à cause d'une gamine. D'ailleurs, si Patrick Besson avait été le père de la jeune fille violente par Tyson, il aurait pris à la barre la défense... de Tyson. Il aurait *demandé à déposer contre* sa fille ! Il aurait expliqué à la juge quel honneur c'était que d'offrir son enfant à celui qui avait fait *frémir, haleter, crier, jouir* tant d'hommes : « *La jouissance qu'il nous a donnée, il est juste de la lui rendre et si pour cela il faut sacrifier quelques filles je ne vois pas ce qu'il y a de scandaleux là-dedans et serais d'ailleurs prêt, s'il ne l'avait pas déjà prise, à lui donner la mienne. Je pousserais même la gentillesse – ou plutôt disons l'esprit de justice – jusqu'à l'amener en voiture chez le boxeur, dont j'exigerais peut-être en échange un autographe. Tu as pris ma fille, Mike Tyson – mais tu m'avais tellement donné.* » Et de conclure son plaidoyer par cette autre assertion : « *Nos filles sont faites pour être violées par les hommes que nous admirons, ce qui ne fait d'ailleurs – qu'elles se rassurent : – pas beaucoup de monde* »<sup>42</sup> Un aphorisme très certainement « *étincelant d'humour, généreux et cynique* », comme qualifie le livre Roland Jaccard. Pour notre part, nous le qualifierions volontiers de honteux, d'outrageusement réactionnaire, mais sans doute n'en faisons nous qu'une lecture au ras du ring !

À Lézignan-Corbières, une cassette-vidéo présentant les ébats amoureux d'une jeune fille de 16 ans, filmée à son insu par son petit ami, a fait le tour du club de rugby du village, des *Espoirs* à l'équipe première ! Dupliquée en plusieurs exemplaires, cette « cassette-porno » était projetée sur les circuits vidéo des bus amenant les équipes en déplacement. « *C'est plus bête que méchant. Les p'tits, ça les mettait en condition de voir la cassette avec les soupirs et tout le reste avant un match* », lâche un papy en haussant les épaules. Il faut dire que le village, fier du titre de champion de France de Jeu à treize ramené par ses *Espoirs*, « *se soude contre ses joueurs et casse du sucre sur le dos de la gamine* » et qu'il semblerait bien que d'autres cassettes du même type circulaient déjà...<sup>43</sup>

42 – Patrick Besson, *Le Viol de Mike Tyson*, Réédition : Paris, Albin Michel, 1995, p. 105 (entre autre, puisque l'ouvrage est truffé de débilités du même style). La quatrième de couverture reprend dans ses grandes lignes le compte-rendu publié dans *Le Monde* par Roland Jaccard.

43 – Cf. « L'honneur perdu de la jeune Katia », *Libération*, 27 juillet 1990, p. 31.

## Culture sportive et homophobie

« *Viril, carré, baraqué, poilu [...] mais passif et câlin cherche [...] grand, actif, poilu, viril, tendre et protecteur pour relation durable* »

*Ibiza News*, n° 33, mars-avril 1998, p. 36

Le sport est le domaine du culte du corps parfaitement développé, de l'excellence corporelle. « *L'athlète nous montre [...] ce qu'idéalement pourrait être notre corps* », écrivait encore récemment un chantre de l'idéal olympique<sup>44</sup>.

L'admiration pour la « superbe » plastique de l'Apollon des stades, l'amour de nombreux athlètes pour leur propre corps, renferment une indéniable composante homosexuelle. Si forte parfois, que ceux qui célèbrent cette assumption d'un corps glorieux, s'empressent de prendre leurs distances avec tout reproche d'homosexualité. Dans un classique de la littérature sportive, Jean Prévost qui exalte (d'ailleurs fort mal) les *Plaisirs des sports* prend ainsi soin, lorsqu'il parle de son admiration/amour pour ces corps d'hommes modelés par l'épreuve athlétique, pour ces *beautés sportives*, de bien indiquer dans une note de bas de page qu'il n'y a surtout rien de sexuel dans cette attirance : « *La pédérasie me répugne autant et plus que la scatophagie [sic]. Affaire de goût.* »<sup>45</sup>

Pourtant, malgré ce déni d'homosexualité, sur le terrain, les équipiers multiplient les petits gestes affectueux (claques amicales sur les fesses, bourrades affectueuses, baisers, bécots déposés avec passion et dévotion sur le crâne chauve, donc *phallique*, d'un Barthez), et se laissent aller à des effusions de joies où les corps s'étreignent parfois avec passion, s'empilent, se chevauchent, s'offrent à leurs partenaires (« *se couchent carrément sur le dos, au beau milieu de la pelouse, bras et jambes écartés, pour donner le signal de la partouze* »<sup>46</sup>). À tel point que dans les années quatre-vingt la Fédération Internationale de Football jugea nécessaire de réagir, en condamnant fermement les attouchements *efféminés* des joueurs après un but... !

44 – Warren P. Fraleigh, « Compétition olympique et valeurs dominantes », in Bertrand DURING, *Valeurs de l'olympisme*, Paris, INSEP, 1989, p. 113.

45 – Jean Prévost, *Plaisirs des sports*, Paris, Éditions Gallimard, 1925, p. 53.

46 – Alain Rollat : « Une mémorable partouze », *Le Monde*, 10 juillet 1998.

Dans les disciplines où le corps à corps domine, où le contact est même recherché, les corps s'emmêlent, s'imbriquent, se frôlent. Certaines « prises » ne peuvent éviter les organes génitaux et les positionnements incongrus, provoquant une certaine gêne. Comme le déclare le pilier du XV de France, Califano (« 1,80 m pour 105 kg ») : « *La main entre les jambes pour souder les lignes de la mêlée, la première fois, c'est difficile à accepter. Nous, on n'y pense plus, on fait partie d'une famille.* »<sup>47</sup>

Il est vrai qu'en rugby, on serre les rangs pour ne pas *se laisser enfoncer* par les lignes adverses et « *montrer qu'on en a dans la culotte* ». Dans le même temps les avants (ceux que l'on nomme *les gros*, *les tracteurs*) montrent une grande tendresse pour les trois-quarts, plus légers et « fluets », qualifiés de *ballerines*, de *blondes*, de *demoiselles*<sup>48</sup>. Ils les prennent sous leur *protection*.

Or, dans ce monde unisexué, les invectives homosexuelles sont très présentes. Mais il s'agit d'une homosexualité de domination, active, conquérante et vexatoire (« *on va les enculer* », « *la leur mettre profond* »), d'une homosexualité expression d'une hyper-virilité<sup>49</sup>. Cette possession sexuelle symbolique féroce devrait annihiler toute accusation d'homosexualité (perçue ici essentiellement comme féminisation de l'attitude) : « *Nous, les pédés, on les encule !* » « *L'homophobie demeure forte dans les clubs sportifs, où l'on renvoie aux homosexuels une image stéréotypée. Le gay, c'est le mou peu combatif* », constatait la présidente du Comité gay Paris-Ile-de-France (CGPIF) à l'occasion des cinquièmes Eurogames (1997)<sup>50</sup>. Dans ce tabernacle des valeurs viriles, mieux vaut ne pas prendre le risque de dévoiler son homosexualité, à moins d'avoir l'homosexualité musclée et de surpasser ceux-là même qui se prenaient pour de « vrais » hommes.

47 – Déclaration au journal *Libération*, 6 mars 1998.

48 – Cf. Christian Pociello, *Le Rugby ou la guerre des styles*, Paris, Éditions A.M. Métailié, 1983, p. 146.

49 – Dans *Les Contes du rugby* (Paris, La Table Ronde, 1961, p. 27-36), le journaliste Henri Garcia rapporte comment les avants toulonnais provoquèrent une bagarre générale pour permettre à l'un des leurs d'humilier son vis-à-vis en lui mettant *un doigt dans le cul*, gagnant ainsi un pari d'avant-match. Un récent film pornographique de JNRC, intitulé *Coupe 98*, met d'ailleurs en scène ces menaces : « *Vous allez découvrir l'entraînement vigoureux de jeunes footballeurs aux prises avec la société. Les athlètes défroqués, acharnés de sexe et de luxure ne savent plus où donner de la tête. Entre deux matchs éliminatoires, ils ont décidé de régler leurs comptes avec leurs adversaires. Les footballeurs vaincus devront donner leurs culs bombés aux queues larges et jutueuses de l'équipe gagnante.* » présentation in IEM, n° 53, février-mars 1998.

50 – *Le Monde*, 21 juin 1997.

Récemment, un joueur de l'équipe nationale australienne de jeu à XIII, déjà adulé des supporters pour sa puissance et son engagement physique, s'est mis à redoubler de combativité et d'intransigeance face à ses adversaires, les plaquants avec encore plus de sévérité, depuis que son homosexualité a été rendue publique. Ce « *pilier d'exception* », cette star personnifiant le joueur idéal (« *athlétique, musclé, rude et courageux* »), avait su par prudence garder soigneusement son secret, s'entourant même de quelques filles et d'une « *fausse petite amie* » pour donner le change. Lorsqu'en 1990, un journal de Sydney révéla sa préférence sexuelle, public et adversaires l'ont copieusement insulté sur le thème de « *Ah, voilà ce pédé de Roberts !* ». « *C'est à partir de là [qu'il] s'est appliqué à couper au moins un adversaire sur deux par match. Il savait faire, il avait toujours su, il était taillé pour ça, il allait assez vite et assez fort pour ça, et, à cette époque, il avait assez de métier pour ça.* » Ian Roberts deviendra un emblème pour la communauté gay de Sydney qui le sacrera roi de son carnaval en 1995<sup>51</sup>.

Comme toujours, en milieu d'homophobie affichée, l'homosexuel peut être accepté s'il excelle, s'il porte à leur paroxysme les valeurs du groupe et surtout prend totalement à contre-pied l'image efféminée traditionnellement dévolue à « *la folle* », à « *celui qui en est* » (principe d'invisibilité)<sup>52</sup>. Cet homosexuel-là, bien qu'il annonce son penchant, n'est pas vraiment un homosexuel car il ne remet nullement « *en question l'apparence évidente de la masculinité* »<sup>53</sup>.

51 – Cf. Philippe Rochette, « L'Homo sapiens du rugby. Ian Roberts, pilier du XIII australien, a souffert d'être gay avant de devenir un symbole », *Libération*, 18 août 1997, p. 20.

52 – On retrouve là, pour partie, la position des néo-nazis homosexuels quant à l'utilité des homosexuels dans l'ordre fasciste. Voir à ce sujet le court texte de Jean-François Laforgerie, « L'idéologie selon un homosexuel fasciste », *Ex Aequo*, n° 5, mars 1997, p. 30.

53 – Serge André, *L'Imposture perverse*, Paris, Le Seuil, 1993.